N° 2 Novembre 1945

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la Patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous.
(Henri, Comte de Paris)

Association déclarée
le 25 Avril 1945,
conformément à la loi de 1901

Organe de liaison de la "Mesnie de Paris"

LETTRE AUX ÉTUDIANTS DE FRANCE

Les jeunes, et particulièrement les étudiants, se défient des discours et des promesses des hommes politiques et des gens en place. C'est que très souvent nos Gérontes couvrent la jeunesse de fleurs oratoires pour lui faire oublier qu'ils lui barrent les routes.

C'est en homme jeune, de leur génération presque, que je m'adresse aujourd'hui aux étudiants.

Les préventions suscitées par le fossé qui sépare les générations différentes n'existent pas entre nous et je puis comprendre leur fièvre, leurs inquiétudes, le malaise qui les étreint devant les complications de la vie immédiate et les avenirs bouchés.

Si la cruelle loi d'exil m'a empêché de poursuivre mes études en France, les souvenirs de ma vie d'étudiant à Louvain sont trop récents pour que j'aie oublié les difficultés qui partout assaillent les jeunes au seuil de la vie.

Les préoccupations de l'étudiant sont d'ordre moral et matériel, présentes et d'avenir.

Dans le présent, l'étudiant français se sent moralement isolé et abandonné. La cohésion estudiantine assurée autrefois par l'esprit de corps a disparu.

Au lieu de se savoir membre d'une puissante famille unie, l'étudiant a l'impression d'être un passant anonyme dans un corps indifférent qui moud par an des milliers d'autres vagabonds de l'esprit et qui, sans les avoir connus, les rejette à la vie civile munis de parchemins sans valeur sociale.

C'est l'image de notre société tout entière depuis que les principes révolutionnaires ont détruit les sociétés privées intermédiaires entre l'homme et l'Etat.

Autrefois, l'Université était une puissance dans la cité, une puissance créatrice de valeurs dont les membres n'avaient pas à craindre la solitude morale ou les empiètements du pouvoir central.

L'Université était Une, car le Corps enseignant et les étudiants y étaient intimement unis par des liens spirituels et humains et non simplement réunis à date fixe dans des amphithéâtres.

Je sais bien qu'un climat spirituel tout autre le permettrait. Une foi chrétienne plus vivace et plus puissante qu'aujourd'hui donnait son vrai sens à la fraternité humaine.

Mais le pouvoir monarchique, quoi qu'en dise une Histoire officielle intéressée, défendait toutes ces valeurs. Il respectait les libertés des Corporations et des Ordres, et, au besoin, les protégeait contre leurs ennemis; imbu d'esprit chrétien, le Monarque conciliait sa fonction politique et sa nature d'homme et de chrétien; le respect de la dignité des personnes, l'amour de la liberté y gagnaient.

Nous avons puisé dans cette monarchie populaire et juste de la tradition capétienne un exemple et un modèle pour demain.

Aujourd'hui, la vie publique ne s'occupe des étudiants que pour leur demander des troupes de choc pour ses partis politiques; ainsi elle exploite à des fins nocives et à bon compte la capacité d'enthousiasme de la jeunesse et sème la division dans son sein en y introduisant les querelles partisanes.

La renaissance de l'Université, puissant corps social, pourrait seule atténuer les maux dont souffre moralement l'étudiant. Il pourrait alors s'appuyer sur une force morale, il ne serait plus le passant enregistré sur un livre d'inscription mais le rouage d'une grande machine dotée d'une finalité propre. Sans doute, cette Université soucieuse autant des intérêts matériels que des intérêts moraux de ses membres, pourrait aussi proposer des remèdes à leurs difficultés d'existence et même à leur misère.

La superstition des carrières libérales, le mépris des métiers manuels ont encombré les écoles.

Mais il ne suffit pas que l'enseignement y soit gratuit, l'étudiant doit assurer sa subsistance. Si pour beaucoup le problème de l'aliment spirituel est résolu, celui du pain quotidien se pose cruellement. Isolé, perdu dans la ville, l'étudiant ne peut aujourd'hui compter que sur lui-même pour le trouver.

Sa condition est rude et il doit peiner et souffrir pour acquérir en même temps le savoir et gagner sa vie.

Dans la situation présente, quel corps constitué lui apportera-t-il aide matérielle, conseils et encouragements ? Passé le seuil de la Faculté, dans la rue, il est un homme comme les autres et il ne peut se réclamer d'aucune autorité morale ou privée.

L'avenir pose aux jeunes intellectuels de poignants points d'interrogation. Les routes sont barrées, les carrières libérales pléthoriques, l'enseignement humaniste a été délaissé mais aucun enseignement moderne véritablement adéquat aux besoins de la vie ne l'a remplacé. L'enseignement technique est le parent pauvre de l'Université. En un mot, l'Ecole n'a pas su s'adapter aux réalités modernes. L'étudiant n'est pas orienté vers les débouchés possibles, ni préparé aux tâches de sa vie de producteur, si bien qu'il n'acquiert ni la culture profonde qui forme l'âme et le caractère, ni les techniques modernes dont il aurait besoin dans la vie pratique.

Depuis trente ans les maîtres de l'Université se penchent sur la réforme des études et des programmes; des esprits hors de pair s'y sont usés; c'est qu'elle n'est pas réalisable seule. Elle constitue l'une des pièces de l'immense réforme du corps social car l'appareil tout entier est à réviser.

Puisque la tâche de l'Ecole est d'apprendre à penser, je souhaite que tous les étudiants, sans distinction d'opinion politique, exercent leur pensée sur la condition qui leur est faite en démocratie parlementaire et sur les principes de la Monarchie moderne et nombreux seront ceux qui viendront ensuite nous aider à faire connaître ces principes.

HENRI, Comte de Paris.

(Lettre publiée pour la première fois par les Cercles d'Etudes Monarchistes Universitaires en mars 1939.)

LE CAMP SAINT-LOUIS

17 août, 20 heures.

Nous sommes sur le quai de la gare Montparnasse, guettant les retardataires. C'est le grand départ pour le camp de la Mesnie. Pour les gens qui se rassemblent devant le train de Quimper, il n'y a là qu'un groupe de garçons, sac au dos, matériel classique du campeur sur les épaules. Qu'importe ! Les Mesniers savent bien ce qu'ils font et où ils vont. Ce camp de quinze jours qu'ils doivent vivre en communauté sur une terre pittoresque et riche de traditions, la Bretagne des vieux chouans, ce camp n'est pas, ne peut pas être un camp ordinaire. De ce contact, la Mesnie doit sortir vivifiée et plus unie. Etudiants, ouvriers, paysans auront une existence commune, en pleine nature, et sans rien perdre de leur personnalité propre, ils étudieront ensemble l'avenir de la Mesnie.

Le domaine de Kerfily était, à cet égard, un lieu de prédilection pour nos activités. M. de Charette et les paysans de ses terres ne furent pas moins accueillants.. Le Morbihan, sauvage et paisible, noble dans son isolement, convient merveilleusement à la retraite, à l'élévation de l'âme, Je dirais même à notre besoin de mysticisme. Nous voici, Parisiens, Lillois, Bordelais, venus des quatre coins de France, désintéressés et enthousiastes. Dès le second jour, on lève les couleurs de la Mesnie. Les fleurs de lis hésitantes, se cachent d'abord en haut du mât. Puis un coup de vent fait déployer notre drapeau et, désormais, la grande croix blanche des Croisés veillera sur les tentes qui forment, à son pied, un demi-cercle impeccable. La flamme protège, au centre, la tente de notre Mesnagier.

Et c'est d'abord la cuisine, installée sur le remblai d'une ancienne voie royale de Louis XIV. (On est monarchiste ou on ne l'est pas !) Pendant quinze jours, chacun déploiera des trésors d'ingéniosité pour étudier les mille et une façons de préparer les œufs, principale nourriture de l'endroit. Les omelettes manquées sont baptisées « œufs à la Provençale » par un cuisinier désireux de justifier son œuvre. Le dosage du sel, discuté âprement, est l'objet d'un compromis, les pro-sels et les anti-sels s'attelant alternativement à la confection des repas. La culture physique s'achève, le plus souvent, au faîte des arbres majestueux de Kerfily.

Peu à peu, au cours de ces activités — banales en elles-mêmes — on fait connaissance et l'amitié se crée, beaucoup plus forte que dans les autres camps, parce que, si nous venons de partout, si nous avons des goûts très différents, même totalement opposés, notre idéal est le même, ardent, sincère, désintéressé. Allongés sur la pelouses, au cours des discussions politiques, des exposés historiques, philosophiques ou littéraires; autour du feu, à la veillée; à la messe dans la petite chapelle de Kerfily, nous sommes plus que des camarades; nous communions ensemble, au sens le plus profond et total que l'on puisse donner à ce mot. Et j'insiste sur ce point, parce que nous l'avons tous constaté avec un certain étonnement, il faut que la Mesnie soit quelque chose de merveilleusement pur et sain pour que les deux semaines de ce camp n'aient pas été assombries par une seule querelle, pour qu'aucune parole amère ou hargneuse n'ait été prononcée, pour que jamais aucune réflexion, aucune ironie n'ait été mal interprétée. Quand on y pense, c'est presque miraculeux ! Car, en somme, nous n'avions rien d'angélique ni les uns ni les autres; la vie au grand air ne nous avait pas rendus parfaits du jour au lendemain, et les défauts et les qualités de chacun restaient bien visibles. Mais nous étions tellement convaincus de la portée de notre tentative, tellement désireux de faire de ce camp une réussite que, sans nous imposer des efforts extraordinaires, l'adaptation s'est faite sans heurt et sans peine.

Deux grands feux de camp, organisés devant la population d'Elven et des environs, ont prouvé à quels résultats on pouvait parvenir par un travail d'équipe bien compris. Les quatre cents spectateurs de chaque soirée, spécialement froids et blasés sur ce genre de spectacle (nos hôtes nous en avaient avertis), n'ont pas ménagé leurs marques de satisfaction devant les jeux dramatiques. Jeux de Saint Louis composés en commun pour le 25 août;

chants et mimes présentés par les Mesniers après huit jours de travail consciencieux. De nombreuses troupes d'art dramatique, des comédiens routiers ont sans doute présenté de meilleurs spectacles; ce n'est pas douteux, mais avec des garçons rompus à la pratique des feux de camp, formant des équipes homogènes, habitués à travailler ensemble. Dans notre cas, les Mesniers arrivaient avec leur seule bonne volonté, ce qui — en principe — ne suffit pas, dans l'animation d'une fable de La Fontaine ,pour créer les personnages d'un âne assez grotesque, d'un lion royal ou d'un renard cauteleux. Or, ces animaux s'imposèrent avec un naturel digne d'éloges. Et pourtant, la plupart n'avaient jamais participé à un feu de camp ou même n'en avaient jamais vu. Quant aux voix... prenez les dix premières personnes que vous rencontrez dans la rue et vous aurez peut-êtr une meilleure chorale! Et maintenant, si vous passez dans la région d'Elven, vous pourrez constater que l'on parle encore de ces deux soirées mémorables.

Le 25 août, jour de la Saint Louis, fut marqué plus particulièrement par une cérémonie très émouvante, dans la chapelle même du château; la bénédiction des Armes, du drapeau de la Mesnie et des insignes des Mesniers, après la messe dite à la mémoire du Saint roi. Puis, l'Option de trois jeunes monarchistes, c'est-à-dire leur entrée dans la Mesnie, enfin l'Allégence solennelle de deux Ainsmesniers, engagement définitif de fidélité devant Dieu, le Prince et la Mesnie..

Les promenades et les excursions dans la région furent souvent d'excellentes occasions de connaître les vieilles légendes des chouans, les traditions de ce pays resté fidèle à ses coutumes, malgré les bouleversements du monde moderne, cet amour de la Terre qui a malheureusement disparu de tant de nos campagnes.

Après Vannes, pittoresque et pleine de souvenirs du passé, ce fut Sainte-Anne d'Auray, haut-lieu de Bretagne et de Chrétienté. Les Mesniers y firent une entrée remarquée, au rythme de chansons vendéennes, avant de monter au Monument aux Morts de Bretagne, au sommet duquel ils lancèrent de tout leur cœur le chant de l' « Exaudiat ». Après la visite de la Basilique, ils se rendirent à pied à la Chartreuse d'Auray, saluant au passage le Champ des Martyrs où tant de royalistes furent sauvagement exécutés pour avoir été fidèles à Dieu et au Roi. A la Chartreuse, l'un des joyaux des pays d'ouest. nous avons longuement admiré les boiseries de la chapelle, d'une impressionnante beauté, puis nous nous sommes recueillis devant le Mausolée de marbre, dû à David d'Angers, et où reposent les ossements, que la sœur voulut bien découvrir pour nous, de sept cents martyrs chouans.

Ce voyage était pour nous un véritable pèlerinage, de la plus haute signification. Celui qui clôtura le camp fut une simple excursion, mais combien pittoresque, dans le Golfe du Morbihan. Quatre heures en bateau, par un soleil magnifique, nous firent découvrir l'enchantement des petites îles du Golfe, notamment Arz et l'île aux Moines, où nous pûmes nous baigner. Ainsi se termina le camp, dans la joie et les chants.

Par ses travaux, ses jeux, ses feux de camp, ses promenades, ce camp a tenu une place importante dans la vie de la Mesnie. Grâce à l'exceptionnel esprit d'amitié qui y a présidé, de bout en bout, nous avons constaté que celle-ci pouvait vivre et rayonner, après un silencieux travail en profondeur de deux années. Aujourd'hui, nous nous connaissons mieux. Nous savons ce qu'on peut attendre de chacun de nous, comment il faut orienter notre tâche cet hiver, nous savons que la Mesnie vivra et travaillera, malgré toutes les secousses extérieures, et nous espérons avec confiance que viendra l'heure où elle se montrera vraiment l'un des meilleurs soutiens d'un régime monarchique, chrétien et français.

LE MAINTENEUR.

MISSION DE LA FRANCE

Dès la naissance du royaume des Francs à Reims à cette année 1945 avec laquelle s'ouvre une nouvelle période de leur histoire, les Français ont toujours eu conscience de leur existence en tant que Nation et de la responsabilité toute particulière qui leur incombait dans le monde à ce titre. Ils ont toujours pensé que leur place éminente et privilégiée parmi les autres Nations, si elle était pour eux une source de grandeur s'accompagnait aussi de devoirs à remplir. C'est tout naturellement qu'ils crurent qu'une mission leur était dévolue. Ils appuient cette croyance sur la position matérielle et morale extraordinaire qu'occupe leur pays, sur les faveurs insignes dont la Providence l'a comblé au cours de son Histoire et qu'ils appellent le miracle français. Les étrangers souscrivent à cette pensée française et l'on met dans leur bouche ces paroles : « Tout homme a deux patries : la sienne et puis la France. »

La situation physique de la France a orienté son destin et formé le caractère de notre peuple. Position extraordinaire d'un pays de formes régulières qui, dans un climat tempéré s'ouvrant sur trois mers à l'éperon de l'Europe met en liaison celle-ci avec le monde d'au-delà des mers. Amérique, Afrique, Asie, recevant pour donner, transmettant des uns aux autres, de la terre à la terre et de la mer à la mer, de terres à mers, rayonne sur tous ce que chacun lui aura donné après y avoir ajouté quelque chose de son génie propre. Pays à la terre riche et cultivée comme nulle autre, à tel point qu'on en a dit « le jardin de l'Europe ». Pays au sous-sol également riche. Pays dont aucun paysage n'est heurté, où tout est mesure dans les proportions, dans le climat, dans le cadre et qui a façonné un type d'hommes à son image pleins de mesure et de vérité, pleins d'équilibre et de générosité.

Celtes, Gaulois, Grecs, Romains, Francs, Normands se succèdent et s'entremêlent sur son sol. La France les reçoit tous. Fille aînée de l'Eglise elle comprend plus vite et mieux que les autres les beautés du christianisme. Plus parfaitement qu'aucune autre nation elle l'assimile à tel point qu'on a pu dire d'elle qu'elle « donne la mesure de ce qu'un chrétien peut devenir ». Ainsi, à tous ces hommes qu'elle accueille généreusement sur son sol, depuis les temps les plus lointains jusqu'à nos jours, où la Foi s'égare, elle donne quelque chose de commun, qui n'est pas la race et qui est plus fort, plus puissant et plus profond qu'elle, un genre de vie, une manière d'être qui sont dans l'esprit et dans le cœur, une façon de penser et d'aimer *commune à tous*, résultat du long travail, de la longue peine commune, de toute une Nation dans un même idéal chrétien. De nos jours ceux-là même qui ne croient pas sont encore tout pétris de christianisme, ils en ont les réflexes, s'ils n'en ont plus la flamme. E. Curtius parlant de la France dit : « Les libres-penseurs y sont taillés dans le même bois que les croyants. »

Intimement liée à l'idée chrétienne, c'est tout naturellement que nait et se développe l'idée d'une mission. C'est parce que comme l'Eglise, la France fut catholique, c'est-à-dire universelle, qu'elle se pénétra de l'idée qu'elle avait une tâche à remplir dans le monde. « Le passage de la France dans le monde à travers les siècles est une vivante illustration de cette grande loi de l'Histoire, de la mystérieuse et pourtant évidente correllation entre l'accomplissement du devoir national et celui de la mission surnaturelle d'un peuple », écrit Pie XII.

C'est au baptistère de Reims quand Rémy fit entrer Clovis et avec lui ses guerriers au sein de l'Eglise, après le premier miracle français, la victoire de Tolbiac sur les Allemands, que nait le Royaume de France, cette illustre Nation qui « a Dieu pour fondateur », lit-on déjà dans le proloque de la loi salique. La tradition veut que Saint Remy dans son testament ait prédit le rôle que devait jouer la Maison de France et avec elle toute le Royaume parmi les autres pays. Le rayonnement de la France commence. Grâce à elle l'Europe se couvre de couvents dont les centres seront en France à Luxeuil, à Cluny, à Citeaux. La France christianise l'Europe, elle repousse les Sarrazins, sa personnalité commence à se dégager et le troubadour met dans la bouche de Roland mourant à Roncevaux ce cri de foi et d'amour « Que jamais pour moi perde valeur France ».

Du Moyen-Age on ne connait plus guère aujourd'hui que les cathédrales, manifestations extérieures de toute une époque, on oublie l'extraordinaire rôle de la France, Paris « le four où cuit le pain spirituel pour le monde entier », cette Université où affluent de toute l'Europe les étudiants qui viennent apprendre la théologie et le droit dans une atmosphère de foi ardente, dans le cadre d'une civilisation qui n'était alors comparable à nulle autre. Ce fut l'époque des croisades auxquelles partaient chevaliers et paysans, l'époque de la chevalerie où le preux se civilise, où la France apprend au monde le culte de Notre-Dame et le respect de la femme, l'époque où la France en avance de plusieurs siècles réalise les corporations, où elle crée la civilisation occidentale selon laquelle tous les pays veulent vivre et penser à son exemple. La figure de Saint-Louis, roi de Justice, « premier socialiste de l'Histoire » couronne l'ensemble après avoir sanctifié son temps de son exemple.

La France exalte dans un même idéal sa foi et son roi. Elle ne travaille que dans un seul but, à la grandeur de Dieu, qui se confond avec celle du roi qui est « l'oint du Seigneur ». Se dévouer à son service, c'est travailler pour Dieu ; l'aimer, c'est aimer Dieu. Les peuples et les princes regardent avec respect le roi de France, qui a quelque chose d'autre et de supérieur que les autres rois, car, comme le rappelle Bainville, il incarne le « Prêtre-Roi », et le royaume de France a quelque chose de différent, de supérieur aux autres royaumes ; il a pour armes « trois modestes fleurs de lis », alors que les autres royaumes ont pour emblème « toutes sortes d'animaux carnassiers, des aigles, des lions, des léopards. » Ainsi le Français moyen dans sa simple conscience a besoin de personnifier son idéal, d'aimer ce qu'il doit suivre, celui auquel il doit obéir et qui représente le Pays et Dieu à la fois.

Mais à la France sanctifiée par Louis, comme une preuve supplémentaire de sa mission, il fallait encore un miracle, le plus beau de tous les miracles, celui par lequel la Nation prit conscience d'elle-même dans un grand élan contre l'occupant ; ce miracle s'incarna dans Jeanne d'Arc, l'envoyée de Dieu. Que l'on réfléchisse à l'extraordinaire consécration de la France que représente ce couronnement de Charles VII à Reims, ce roi mené par la main du royaume du doute de Bourges à la cathédrale du Sacre par une humble bergère forte seulement de sa foi en la France et de l'appui de Dieu. C'est à juste titre que, d'où qu'ils viennent, les Français ont un véritable culte pour la Sainte de la Patrie car elle représente la volonté de vie de la France.

Ainsi du baptême de Reims au chêne de Vincennes, de la chevauchée de Jeanne à celle de Louis XIV vieillissant, parcourant à cheval les rues de Paris pour appeler le peuple de France aux armes contre l'envahisseur, se poursuit cette course extraordinaire de la France.

PANORAMA DE LA

Notre Bulletin ayant l'intention de publier à chaque numéro, une revue de la presse jeune, nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs les principaux journaux jeunes de Paris.

Ce sont :

L'Avant-Garde, organe de l'Union de la Jeunesse Républicaine de France (U.J.R.F.), autrement dit de la Jeunesse Communiste.

L'Avant-Garde se présente elle-même dans son article : « Valmy, Victoire de la République » (Numéro du 18 septembre) :

En l'an I de la 4e République comme en l'an II de la première, la jeunesse doit lutter pour conserver ce qu'elle a conquis par tant d'actes d'héroïsme. Animée de la même audace confiante, elle doit lutter *pour la constitution d'une armée nationale et démocratique*, contre les théories périmées de l'armée de métier ;

Pour une politique hardie de la reconstruction, contre les lenteurs et le sabotage des bureaucrates et des paperassiers ;

Pour une constitution vraiment républicaine où tous les pouvoirs sont aux mains du peuple, contre les rafistolages de la « République des Trusts » et les compromis qui rendraient possibles les aventures du pouvoir personnel et les réactions « thermidoriennes »

Pour une politique économique et sociale hardiment orientée vers l'avenir, qui rende à la nation le bénéfice total et la jouissance de ses richesses, contre l'exploitation de ces richesses par une oligarchie financière au profit d'une caste de parasites.

Ce qui veut dire, en langage clair, que *L'Avant-Garde* lutte pour une Armée rouge, la dictature du prolétariat et la nationalisation de la propriété et de la production... Nous le savions déjà.

Vaillant (Le Jeune Patriote) est édité par l'U.J.R.F. à l'usage des enfants.

C'est un journal de « gosses », abondamment illustré, qui s'inspire de la formule « instruire en amusant », et qui, à ce titre, mérite d'être lu et commenté ici.

Ainsi le numéro du 21 septembre, trouvant sans doute insuffisante la déformation systématique de notre histoire dans les manuels scolaires, présente en ces termes le procès de Louis XVI :

Après les élections, qui durèrent une quinzaine de jours, plus de 700 députés furent élus au suffrage universel, représentants tous les départements de France. Ils formèrent la Convention Nationale qui tint séance le lendemain de la victoire de Valmy.

Aussitôt commença le procès de Louis XVI, accusé d'avoir violé ses serments de fidélité à la Constitution et d'avoir correspondu avec l'ennemi. Il fut condamné à mort et exécuté.

Dès son premier jour, le 22 septembre 1792, la Convention Nationale décréta l'abolition de la royauté en France et proclama la République « âme de liberté, d'égalité et de lumière ».

On ne peut parler de la trahison de ce roi sans penser, plus près de nous encore, à la trahison de l'odieux bourreau Pétain qui complota avec l'ennemi et trahit son pays.

Le même numéro contient des critiques contre le Gouvernement et... des consignes pour les élections ! Les enfants ne votent peut-être pas, mais on compte sur eux pour influencer les parents.

La jeunesse ne se contente pas de solutions négatives, et au lieu de supprimer, il serait temps qu'on adopte dans notre pays une politique constructive.

La jeunesse en a assez de ces ministres qui détiennent leurs pleins pouvoirs du droit divin, et en sont responsables devant un seul homme, et non pas devant la Nation.

C'est pourquoi, au cours des élections prochaines, les jeunes soutiendront les Républicains qui veulent le triomphe des principes démocratiques et balaieront tous ces vestiges de la politique vichyssoise qui nous a fait tant de mal.

La jeunesse les approuve lorsqu'ils votent « OUI » pour que ça change, et « NON » contre le pouvoir personnel, pour élire une Assemblée Constituante souveraine qui nous ouvrira la perspective d'un avenir de paix et de bonheur.

Le « journal de gosses » prend enfin position pour l'Enseignement laïc, comme il se doit :

Jules Ferry fut un des hommes d'Etat les plus éminents de la IIIe République.

Ministre de l'Instruction Publique, défenseur acharné de la laïcité, il institua l'enseignement primaire gratuit et obligatoire.

Il a fallu l'occupation allemande et l'asservissement de Vichy aux doctrines nazies pour que la laïcité fût remise en question.

Depuis la libération, les décrets de Vichy n'ont pas encore été totalement abrogés et la situation reste toujours aussi anormale.

Nous souhaitons tous que cet état de choses change le plus vite possible et que l'on reprenne la tradition des grandes réformes accomplies par Jules Ferry, vaillant défenseur de la jeunesse et de la démocratie.

Voici d'ailleurs ce qu'en dit *L'Avant-Garde* du 18 septembre :

Le petite frère « Vaillant » remporte un énorme succès. Ce qui lui vaut de nombreuses attaques.

Par exemple celles du bulletin paroissial de Saint-Pierre de Rondeau à Grenoble, qui le couvre d'injures.

C'est justement parce que « Vaillant » aide les parents à éduquer les enfants dans l'amour de la liberté et de la République qu'il est l'objet de la haine des réactionnaires et des ennemis du peuple.

Tant pis pour ceux qui se rangent d'eux-mêmes dans cette vilaine catégorie !

Jeunesse, Hebdomadaire des Jeunesses Socialistes.

Si *Jeunesse* s'en prend largement, à chacun de ses numéros, aux trusts, aux bourgeois et à l'Eglise, les Jeunesses n'en donnent pas moins l'impression sympathique de lutter à visage découvert et loyalement. Voici d'ailleurs ce que nous relevons dans son numéro du 11 octobre :

Il n'a pas échappé à tous ceux qui s'intéressent à la politique que, dans le monde de la jeunesse, les socialistes s'étaient caractérisés par une volonté d'intransigeance, de clarté, de pureté.

Jeunesse n'a jamais entretenu cette équivoque qui consiste à s'allier, dans des organisations et sur des programmes confus, avec des hommes d'extrême-droite du style Debû-Bridel, de la Fédération Républicaine. Nous avons toujours parlé clairement le langage du socialisme et de la classe ouvrière...

Aujourd'hui après avoir raffermi nos rangs et nos idées nous allons entreprendre l'application d'une vaste politique de la jeunesse destinée à doter les jeunes ouvriers, paysans, étudiants, des institutions auxquelles ils ont droit pour faire l'apprentissage de la vie et de la profession et pour se préparer à la lutte pour la justice et pour la liberté.

Une visite à

Je suis reçu à la rédaction de « Jeunesse », dont les bureaux se trouvent au siège du *Populaire*, 6, boulevard Poissonnière, par M. Roger Mistral, Responsable National des Jeunesses Socialistes. C'est un méridional, grand, brun et sympathi-

« Je suis heureux, me dit-il, de voir que vos camarades s'intéressent de plus en plus aux questions économiques et sociales, et qu'ils ne craignent pas d'interroger les tenants des opinions les plus diverses. Ainsi, en retranchant tout sectarisme de part et d'autre, nous arriverons certainement à une entente, ou du moins à des échanges de vues sans violence ni aigreur ».

M. Mistral se déclare partisan de la petite propriété, garantie de l'indépendance individuelle et familiale, comme il est partisan de l'indépendance nationale, derrière le Général de Gaulle.

Il n'a pas non plus d'hostilité à l'égard du catholicisme; il a connu pendant son exil, à Londres comme à Alger, des catholiques résistants avec lesquels il entretenait des rapports pleins de sympathie.

Les Jeunesses Socialistes, me dit M. Mistral, sont, comme vous le savez sans doute, la Section des jeunes du Parti Socialiste S.F.I.O. (2e Internationale). Elles ne cachent pas leur nom, comme certaines autres organisations. Elles veulent, au contraire, que les jeunes gens puissent s'orienter librement. Nous dissimuler sous une étiquette aurait été créer un climat d'une moralité plus que douteuse, et ce climat aurait pu avoir sur nos jeunes une influence désastreuse, les marquant pour toute leur vie. Nous désirons orienter la Jeunesse vers une démocratie sans pagaïe. Nous désirons que dans la république de demain, il y ait moins de partis (seulement 4 ou 5 grandes tendances) ce qui aurait pour conséquence une stabilité plus grande du régime. L'émiettement des tendances politiques en de multiples petites factions ne peut qu'amener le scepticisme, et ce dernier ne peut que favoriser les dangereuses aventures personnelles, si coûteuse... »

— Quand ont été fondées les Jeunesses Socialistes ?

— Elles sont assez anciennes, puisqu'elles datent de l'unification des forces ouvrières en 1905.

— On les appelle aussi je crois, « Faucons Rouges » ?

— Attention. Il y a une différence importante. Les Faucons Rouges sont une organisation annexe qui est, sur bien des points, calquée sur le Scoutisme. Aux méthodes éducatives de ce dernier, elle ajoute des méthodes particulières d'éducation politique. Ses dirigeants — pour la plupart instituteurs —, visent à créer des « républiques d'enfants ». Les enfants y apprennent à prendre des responsabilités et en prennent le goût. Ainsi nous espérons former une élite nouvelle, n'ayant pas peur de s'engager.

— Pouvez-vous me dire quelle est l'organisation des Jeunesses Socialistes prises dans leur ensemble ?

PRESSE JEUNE

Le syndicalisme y est bien compris et constructif. Nous extrayons du même numéro les lignes suivantes :

La classe ouvrière, qui, il y a un siècle, allait se voir asservir par le machinisme, s'est éveillée enfin à la vie et, prenant conscience d'elle-même et de sa force a réalisé son émancipation. C'est grâce à la clairvoyance de certains hommes au courage et à l'esprit d'initiative des autres que s'est formé le mouvement syndical. Mais celui-ci était imprégné d'une idéologie qui, après certains remous de pensée, se présente, en fin de compte, comme une doctrine humaine et sociale qui tend essentiellement à affranchir complètement le monde du travail des servitudes que lui a imposées le capitalisme.

Le jeune travailleur qui est syndiqué ne doit pas se considérer comme un homme libre de faire ce que bon lui semble ; il ne doit pas être un « rouspéteur », il ne doit pas croire que sa carte de la C.G.T. fait de lui un petit monsieur ou une petite dame qui a le droit de dire « zut » à tout le monde.

Les travailleurs syndiqués ont individuellement des responsabilités et ils doivent les connaître. Nous avons d'abord le devoir de travailler consciencieusement pour aider à la reconstruction du pays, chacun à notre place, en se donnant à fond à notre labeur et en faisant preuve de nos compétences et de notre valeur.

Unis dans le travail, nous devons être unis à nos camarades par des liens fraternels qui nous commandent nos devoirs d'entr'aide et de solidarité les uns à l'égard des autres.

.....

Il est bon d'ajouter, pour conclure, que les jeunes travailleurs, dans leur action syndicale, devront bien se garder de faire intervenir des questions de partis et ne pas se laisser influencer par la propagande partisane qui ne pourrait que faire perdre au syndicalisme ses caractères propres qui font ses buts et son autorité.

Le travail de la Terre et la vie paysanne y sont exposés et défendus sous un jour quelque peu « corporatif », comme nous l'entendons :

Nous voulons créer les conditions qui feront que le libre choix du jeune rural puisse l'amener, l'amène effectivement, à rester à la terre.

Pour cela, il ne suffit pas de payer de hauts salaires à l'ouvrier agricole, il faut qu'il puisse participer à l'exploitation et puisse parvenir à s'établir.

Il faut que la vie rurale elle-même soit transformée. Il faut que le travail de la terre soit rendu moins dur et moins rebutant. Cela, le progrès doit le permettre, mais pour y arriver, il faut que le jeune paysan soit préparé à comprendre et à appliquer ce progrès.

Il nous faut donc un enseignement agricole, une formation technique qui élèvent le niveau des jeunes paysans. Il faut que les paysans comprennent l'utilité de cette formation pour leurs enfants.

Il nous faut une organisation des loisirs et une éducation qui permette d'en profiter. Aussi étrange que cela puisse sembler à certains, l'instruction est sans doute plus utile encore pour apprendre à se reposer et surtout à se distraire, que pour apprendre à travailler. On forme un bon ouvrier en quelques mois, on n'a pas trop de toute la vie pour faire un homme capable de profiter de tout ce que la vie doit lui fournir de joies vraiment dignes de lui.

Le Réveil des Jeunes, Organe de la Jeunesse Socialiste Juive « Bund » de France.

La lecture de cette feuille bi-mensuelle donne l'impression que la jeunesse juive veut s'intégrer de plus en plus à la Communauté Française. Elle fait preuve, en tous cas, dans ses chroniques, d'une sympathique objectivité. Ne voit-on pas, dans le numéro du 1er septembre, Jacques Arnault défendre la politique de nos Rois, dans une étude critique de « L'Eminence Grise » d'Aldous Huxley :

Le problème posé par la vie du Père, et son activité politique, Huxley l'a bien vu et il est intéressant pour l'amateur d'âmes : comment un religieux régulier qui a une vocation mystique indiscutable a-t-il pu se faire l'instigateur d'une politique toute terrestre, avec les compromissions qu'elle comporte inévitablement !

En fait, le Père Joseph travaillait à la grandeur de la France, « fille aînée de l'Eglise », estimait à coup sûr que la fin sanctifiait les moyens, la cause de la monarchie française se confondant avec celle de Dieu. Et il n'est pas du tout sûr que la politique à longue vue de Richelieu soit responsable de tous les fléaux qui, depuis lors, ont accablé l'Europe, comme le prétend Huxley. Les raisons qu'il en donne n'apparaissent guère convaincantes.

Pourtant, la solidarité de race prime encore, chez eux, le sentiment des nécessités françaises, puisque le *Réveil* du 15 septembre publie un appel aux Juifs ainsi conçu :

La Fédération des Sociétés juives de France, service d'Assistance aux déportés, adresse un pressant apel aux commerçants, artisans et employeurs juifs de toutes sortes, en vue de l'emploi éventuel des déportés rapatriés.

Nos coreligionnaires, après avoir tant souffert, ont pris quelques mois de convalescence et actuellement en meilleure santé et en bon moral désirent mettre en valeur leur formation, leur métier ou leur profession.

Un nombre important de nos protégés ne possèdent presque pas ou pas du tout la langue française, et leur placement n'est possible que dans les milieux parlant polonais ou yddisch.

Nous sommes convaincus que toutes *les personnes qui ont eu le bonheur de pouvoir se fixer en France depuis longue* date comprendront notre appel et auront à cœur d'avoir recours à la catégorie de salariés que nous leur proposons.

Ce qui veut sans doute dire que les intérêts de la Communauté Juive passent avant les intérêts de la Communauté Française, qui n'a que faire de tous ces nouveaux immigrés.

Notons toutefois que, sur le plan moral, la jeunesse juive cherche à s'élever et à faire de son idéal une règle de vie :

Nous voulons devenir les bâtisseurs du monde nouveau et chaque victoire remportée sur notre égoïsme ajoute une pierre à l'immense édifice que nous voulons construire.

Nous ne voulons pas seulement avoir le socialisme pour théorie, mais nous voulons le pratiquer en nous-mêmes et dans notre vie. Nous reviendrons fortifiés contre les épreuves de la vie.

Enfin, ceux qui ont été les premières victimes des Allemands, nous prouvent aujourd'hui qu'ils savent pardonner et ne connaissent pas la haine. Nous en voyons la preuve dans ce généreux entrefilet du même numéro :

"Jeunesse"

— Dans le cadre national, les J. S. sont dirigées par un Comité, qui désigne un bureau central. Dans le cadre départemental et local, elles sont organisées en fédérations et en sections parfois subdivisées en groupes. Les sections sont mixtes. L'éducation politique de nos cadres se fait à l'intérieur même des formations du parti. Ce fut mon cas. De secrétaire de section (dans le Var), je suis devenu secrétaire de Fédération, et enfin Responsable National.

— Quelle est l'activité des sections ?

— Elles ont une grande autonomie au point de vue action politique. Nous nous efforçons surtout de développer la camaraderie entre les jeunes et de les faire fraterniser le plus possible. Nous organisons chaque année de grands camps de vacances et nous attachons la plus grande importance à ces rencontres de jeunes. Nous espérons qu'avec le retour de la paix les contacts internationaux seront développés.

— Y a-t-il actuellement beaucoup de jeunes Socialistes en France ?

— Nous avons à l'heure actuelle 93 Fédérations c'est-à-dire que nous nous classons déjà parmi les mouvements de jeunes les plus importants. Mais il m'est à peu près impossible de vous fixer un chiffre. Nous groupons autour de nos foyers un grand nombre de sympathisants. Je précise que nous avons des sections dans l'Empire et jusqu'à Brazzaville, où Français et Indigènes sont mêlés. Le préjugé de race n'existe pas plus chez nous que le préjugé religieux ou anti-religieux.

— Quels sont vos rapports avec les jeunes catholiques ?

— Il y a chez nous de nombreux militants qui sont catholiques pratiquants, et même pratiquant journellement.

— Et avec les jeunes Communistes ?

— Il n'y a plus de comité d'entente avec les jeunes Communistes depuis leur transformation en Jeunesse Républicaine de France. Depuis le dernier congrès des jeunesses Communistes, je n'ai eu aucun rapport avec elles.

— Je pense que vous avez dû avoir vos martyrs pendant l'occupation ?

— De nombreux tués et fusillés, en effet, dont 20 secrétaires fédéraux. Nous faisons moins de publicité avec nos morts que certains partis qui ont adopté une attitude franchement indécente en s'efforçant de monopoliser la Résistance. Nous aussi, Socialistes, sommes du Parti des Fusillés ! La Résistance fut l'œuvre de tous les Français.

Au moment où je me lève pour prendre congé de lui, M. Mistral me dit, en me serrant la main :

— Je suis heureux de cette prise de contact, et d'avoir rencontré chez vous tant de compréhension. Certes, bien des choses nous séparent. Mais j'espère que l'importance des moments que nous vivons atténuera tout ce qui nous sépare et renforcera, au contraire les nombreux points communs qui nous unissent.

— C'est aussi le vœu de la Mesnie et de ses amis.

2 MOIS AVEC L'ARMÉE ROUGE

Lorsque, dans la fièvre des derniers jours d'attente, nous imaginions notre libération, nous nous représentions l'armée russe comme une énorme machine de guerre, moderne et implacable, écrasant tout sous le poids de ses chars géants.

En sortant de notre abri, c'est un tout autre tableau qui s'offre à nos yeux. Au lieu des centaines de blindés que nous attendions, nous trouvons de petits groupes de fantassins, vêtus d'uniformes hétéroclites. Les uns ont des capotes allemandes, d'autres des pantalons de S.S. Presque tous sont nu-tête. Seuls, les officiers portent des bottes. Malpropres, déchirés, ils sont — par contre — très bien armés. Tous, sans exception, portent la mitraillette Winchester (74 balles de 6 mm. 5). Sur la route passent, sans interruption, les convois... hippomobiles. Ce sont, mêlées, des charrettes orientales, si caractéristiques, des troïkas pittoresques et même... des traîneaux à chiens.

Le premier contact avec les soldats russes n'est pas sans cordialité. Ils sont bourrés de cigares, et nous en offrent spontanément quelques-uns. Ce qui nous frappe tout de suite, c'est la diversité des races. Il y a là des Mongols aux yeux bridés, aux pommettes saillantes, des Tartares, géants aux moustaches bien cirées, des Biélorussiens, des Ukrainiens, des Caucasiens. Tout un monde mystérieux et qui semble, d'ailleurs, s'entendre parfaitement. Notre qualité de Français nous vaut, manifestement, une immédiate sympathie. Nous arborons des insignes tricolores, préparés depuis longtemps en grand secret, mais peu semblent connaître les couleurs françaises. Par contre, le nom de de Gaulle est un mot magique qui éclaire chaque visage d'un sourire.

Nous partons à la recherche de nos camarades, et d'un gîte pour la nuit. Les Russes occupent toutes les maisons habitables, dont les propriétaires ont disparu comme par enchantement. Les chevaux, innombrables, sont en liberté dans les jardins. Les rues sont sillonnées d'autos boueuses, lancées à toute allure, et de cyclistes inexperts qui tournent en rond, sans se lasser, encouragés dans leurs ébats par leurs camarades. Chaque chute est saluée par des rires sans méchanceté.

Tous ceux auxquels nous demandons notre chemin nous renseignent de leur mieux. Aucun, malheureusement, ne parle allemand (ni, à plus forte raison, français), ce qui rend les explications fort laborieuses. De temps à autre, nous croisons un officier, reconnaissable à ses énormes épaulettes dorées, ou un commissaire du peuple, d'une impressionnante dignité, impeccable et manifestement redouté de tous.

Un groupe de soldats nous arrête bientôt, fouille nos poches et nos bagages. Ils raflent nos lampes de poche, mais l'arrivée d'un officier les met en fuite.

Ce premier incident aurait du nous rendre prudents. Nous étions à peine revenus de notre surprise qu'un autre, au véritable visage de bandit, se précipite sur moi et me met sa baïonnette sur la poitrine. Malgré ma résistance et le secours de mes notions de russe, il m'arrache mon bracelet-montre qu'il fixe à son bras, au-dessus des quatre ou cinq qu'il possède déjà. Il nous invite ensuite à déguerpir au plus vite si nous ne voulons pas être « saignés du ventre au menton ». Nous ne nous faisons pas répéter deux fois cette injonction, ponctuée de jurons impressionnants.

Nous poursuivons notre route, malgré la fièvre brûlante qui nous reprend bientôt. Marche pénible, la tête lourde. Nos jambes nous portent difficilement. Et pourtant il faut quitter avant la nuit ce coin inhospitalier et trouver un abri. De chaque côté du chemin, des panzerfausts traînent au milieu d'armes et d'uniformes allemands abandonnés. Il y a très peu de cadavres. Ceux que nous croisons sont affreusement mutilés. Dans un jardin, au bord de la route, des Russes creusent une fosse pour enterrer leurs camarades morts.

Nous arrivons enfin à proximité d'un baraquement sur lequel flotte un petit drapeau tricolore. Par chance, quatre de nos camarades d'usine s'y trouvent déjà et ils nous accueillent avec joie.

Nous dînons rapidement avec eux, avant de nous étendre sur une paillasse éventrée. Le canon s'est tu ; seul trouble notre repos le roulement des camions qui, maintenant, ont remplacé sur la route les voitures à chevaux, et aussi les punaises, hôtes familiers de nos nuits inquiètes.

Pourquoi ce jour de libération, tant attendu, tant espéré, nous laisse-t-il si déçus, mélancoliques, presque tristes ?

26 *avril*. — Nous nous réveillons au son du canon, qui semble encore très proche. Nous ne sommes, en effet, qu'à trois kilomètres du canal, âprement défendu par les Allemands. Bientôt les obus tombent tout autour de la baraque.

(*A suivre.*)

PANORAMA DE LA PRESSE JEUNE *(Suite)*

D'après les correspondants étrangers les expulsions des Allemands du territoire des Sudètes continuent. Des femmes et des enfants sont groupés dans des camps de concentration où ils sont privés de tout ravitaillement et de soins médicaux. Un traitement semblable est infligé aux nazis et aux antifascistes déclarés Cette méthode ne peut pas donner de résultats positifs; elle peut même orienter les éléments démocratiques allemands vers la résistance fasciste. Extirper le fascisme n'est pas synonyme de tuer des femmes et des enfants.

En écrivant ces lignes, la jeunesse juive donne une belle leçon de générosité à une très grande partie de la jeunesse française.

Essor, qui vient de reparaître, fut fondé dans la clandestinité par les jeunes de l'O.C.M. et s'intitule lui-même : « l'Hebdomadaire de la Génération qui monte ».

Son premier numéro ne date que du 30 septembre, mais, dès son lancement, *Essor* s'affirme comme le plus complet et le plus intéressant de tous les journaux jeunes que nous connaissions.

D'une présentation parfaite, il se réclame en outre d'une volonté assez rare de loyauté et de non-conformisme.

Son numéro 2, paru le 6 octobre, nous donne, sous le titre : « Nous sommes jeunes », son programme de travail :

Pour que la jeunesse puisse mener à bien sa tâche immense — la Rénovation du monde — en même temps qu'on lui donnera une âme commune, une commune volonté dépanouissement et de conquête, il faudra étudier les besoins biologiques, psychologiques et techniques des jeunes en tant que jeunes. Il faudra ensuite dresser un plan en vue de leur donner satisfaction.

ESSOR se propose, en une série d'enquêtes, de dévoiler tout ce qui manque au jeune : ouvrier, étudiant, paysan, pour qu'il puisse, aujourd'hui, comprendre son rôle et le remplir.

ESSOR voudrait être la voix qui crie — hélas ! dans le désert — : « Préparez les voies de la Jeunesse ! »

A cette voix doivent se rassembler tous les jeunes hommes qui veulent mettre leur ardeur au service de la Patrie. A une classe dirigeante usée doivent se substituer les élites nouvelles venues de toutes les classes de la société : armées d'une culture efficace, animées du souffle de la Jeunesse, elles permettront à la France de reprendre sa marche en avant.

Et plus loin, sous le titre : « Libération de la classe ouvrière » :

Il ne s'agit pas de donner à tous ces jeunes une formation livresque incapable de leur être utile dans l'existence, mais de leur dispenser *une véritable culture ouvrière* basée sur le travail et sur le ou les métiers.

Certes, tous les enfants ne tireront pas le même profit de cet enseignement. Mais l'ensemble étant mis dans de telles conditions, il sera plus facile de découvrir et de former les véritables élites ouvrières qui apporteront aux cadres du pays un afflux de jeunesse et de vitalité.

Bienvenue à *Essor*. Souhaitons que nos prochaines revues de presse nous permettent de signaler la réalisation de ces promesses.

*
**

Cette page des journaux de jeunes ne sera vivante et complète que si elle est le résultat d'un travail collectif. Nous vous demandons de nous signaler les journaux que nous avons pu oublier ou méconnaître. Envoyez-nous des coupures de journaux jeunes de votre région. Avec l'aide de tous, notre revue de presse sera bientôt le reflet de la pensée et de l'action de tous les jeunes de France, à quelque parti qu'ils appartiennent. Nous les accueilleront tous dans un esprit de parfaite objectivité et avec l'estime véritable que méritent tous ceux qui, en ce moment décisif de notre Histoire, cherchent la Justice et se préparent aux responsabilités de l'avenir.

Le Roi ne sera pas seulement « notre » roi, mais le Roi de *tous* les Français. Pensons-y sans cesse et appliquons chaque jour ce principe essentiel de la Mesnie :

« Montrer toujours et envers tous une parfaite estime;

Pratiquer la plus grande charité sociale, à l'exclusion de tout parti-pris, préjugé ou haine de classe ».

C'est seulement à ce prix que nous mériterons leur sympathie et leur confiance.

CINÉMA

PAMÉLA

Malgré d'évidentes bonnes intentions, ce n'est pas ce film qui relèvera sensiblement le niveau de notre cinéma, et il ne justifierait en rien cette chronique s'il ne posait un intéressant problème historique et politique.

Paméla c'est, en effet, l'histoire... romancée de l'évasion supposée du petit roi Louis XVII de sa prison du Temple. Les réalisateurs du film se sont bornés à mettre en images la pièce de Victorien Sardou, adaptée pour la circonstance par Pierre Lestringuez.

Il est toujours dangereux de jouer avec l'Histoire. Les auteurs de *Paméla* l'ont bien senti. Aussi ont-ils confié la défense d'une cause difficile à quelques-uns des acteurs les plus cotés... et les plus coûteux de l'écran français. En tête de la distribution figurent Fernand Gravey (Barras très sûr de lui, bien qu'un peu guindé) et Renée Saint-Cyr (Paméla). Ils ne parviendraient sans doute pas à sauver ce film d'une honnête médiocrité (grands hommes de comédie, faux « mots historiques », pittoresque facile) sans l'aide du photographe qui a su nous donner quelques très belles images. Mais, pour nous, l'attrait véritable de *Paméla* réside essentiellement dans les réactions du public en faveur du malheureux petit Dauphin de France et de ses bourreaux.

Si Paméla, indifférente au début, s'attendrit jusqu'aux larmes dès qu'elle a vu et approché le Dauphin, le public populaire fait de même et il est bien évident qu'il désire de toute son âme que l'évasion réussisse. Il applaudit de bon cœur à toutes les ruses des royalistes et à leur succès final. Il suffit de peu de choses pour changer les idées. Les malheurs d'un pauvre enfant prisonnier y réussissent sans peine, surtout quand cet enfant est ROI.

Nous ne saurions oublier, cependant, que ce mélodrame, conçu et réalisé sous l'occupation, n'était qu'un des instruments d'une symphonie savamment orchestrée, et destinée à répandre dans le grand public l'idée de la « Survivance ». Venant après les articles retentissants de Castelot dans la *Gerbe*, après les soi-disant « révélations » du professeur Locard, largement répandues par la presse et la radio de Paris, après l'acte de prétendance du dernier Naundorff au trône de France, *Paméla* avait le double avantage de « faire un croc en jambes » au comte de Paris et de servir les vues de la propagande allemande.

Personne, aujourd'hui, ne parle plus des Naundorff ; ses trop zélés défenseurs ont pris le large, en même temps que leurs « protecteurs ». *Paméla* nous reste avec, au générique, cette petite phrase... pour le moins déplacée : Licence Tobis-Klangfilm !

Ne serait-ce pas l'occasion de demander à ces amateurs de mystères des nouvelles de l'inspirateur et « conseiller technique » du film, le pseudo-baron du Geniebvre, représentant en France du Prétendant Naundorff et... secrétaire général de la Milice ?

ARTS ★

LETTRES

« FEMMES A L'ENCAN » (1)

Maxence van der Meersch avait déjà exercé son talent d'écrivain à brosser des esquisses de nos mœurs modernes. Chacun de ses livres était une enquête sociale, parfois mordante et un peu partiale, toujours passionnante : enquête sur le milieu ouvrier avec *Pêcheurs d'hommes*, sur le milieu médical, dans *Corps et Ames*. Le style simple et vigoureux avec lequel l'auteur rapportait les fruits de ses observations séduisait le lecteur ; le fait d'appuyer sur les tares sociales ou les défauts professionnels le choquait parfois.

Avec *Femmes à l'Encan*, nous retrouvons les mêmes éléments. Van der Meersch s'attaque cette fois au fléau social que sont les maisons de tolérance et le stigmatise avec force. Il n'est pas question de discuter ici l'utilité ou le caractère nuisible de telles maisons. Mais le livre de Van der Meersch suscite des réflexions salutaires dans l'esprit du lecteur.

Trop de gens, dits bien-pensants, ignorent ou veulent ignorer la vie des filles soumises ou les répercussions certaines et néfastes qu'entraîne l'existence des maisons closes sur la santé des individus. Ils parlent des prostituées avec mépris, pitié de mauvais aloi, ou sous-entendus équivoques, sans faire aucune discrimination, ne se doutant pas que beaucoup de ces dernières n'exercent le « métier » que contraintes, et qu'elles préféreraient avoir, elles aussi, leur foyer, leur famille. Ils nient le danger de la contamination vénérienne. Ils ignorent les combinaisons louches qui ont leur origine dans les tripots. A tous ceux-là, *Femmes à l'Encan* apporte un ensemble de faits troublants, de statistiques précises qui ébranleront leur indifférence ou leur conviction antérieure et leur permettront de se faire une idée plus juste de la question.

Au moment où la France veut sur une grande échelle se lancer dans la voie des progrès sociaux et résoudre les problèmes que pose notre démographie, il importe de prendre des mesures en connaissance de cause. A cet égard, le livre de Van der Meersch peut rendre de grands services pour la modification d'un état de choses qui n'est guère à l'honneur de notre pays.

RHE.

(1) Editions Albin Michel, 1945.

A nos lecteurs

La sortie du premier numéro avait rencontré des difficultés techniques et des contretemps de tous ordres dont le résultat avait été une diminution du nombre des articles et, en conséquence, du nombre de pages; par exemple, « Mission de la France » (que vous trouverez dans ce numéro), devait faire pendant à « Du choix d'un Régime ».

Mais tout ceci appartient au passé.

Comme vous pourrez le constater en recevant et en lisant le N° 2 du « Courrier de la Mesnie » les progrès sont sensibles : augmentation du format, augmentation du nombre de pages, du nombre d'articles, diversité de ceux-ci, etc... Une rapide comparaison avec le numéro 1 vous montrera l'effort fourni.

Ceci, d'ailleurs, n'est qu'un début; vous trouverez ici, un aspect du « Courrier », mais non pas son aspect définitif.

Nous envisageons l'avenir prochain où l'abondance et l'intérêt des matériaux qui nous seront proposés, seront tels qu'un nouveau pas en avant dans notre présentation devra être franchi, ... souhaitons-le, à la satisfaction de tous.

De toutes façons, quelles que soient vos réactions, à la lecture de notre « Courrier », nous vous demandons de nous les faire connaître dans le seul but d'en tirer profit. N'hésitez pas non plus à nous adresser des articles si vous jugez que leur sujet présente un intérêt général suffisant.

Enfin, si le « Courrier de la Mesnie » vous intéresse, vous plaît, si vous vous sentez en plein accord avec l'esprit dans lequel il est conçu et rédigé, lisez-le et faites-le lire autour de vous.

Pour éviter tous risques de retard dans sa réception, ou d'erreur dans sa destination :

SOUSCRIVEZ A NOTRE « COURRIER » en adoptant l'une des trois formules qui s'offrent à vous :

Membre souscripteur, 100 fr.;
Membre donateur, 200 fr.;
Membre bienfaiteur, 500 fr.

Adressez toutes vos demandes de souscription ou d'envoi de « Courrier » séparés à :

M. André GROSSET
9, rue Jules-David
LES LILAS (Seine)
C.C.P. 4886-39.

Nous pensons, d'ailleurs, vous donner sous peu une adresse et un numéro de compte-chèque postal définitifs.

Donc, en espérant que vous réserverez un accueil toujours plus enthousiaste à nos numéros successifs, nous vous disons :

Merci à l'avance !

La Vie de la MESNIE

Au cours de la réunion mesniale du 5 octobre, à laquelle assistait Jean-Guy, Mesnagier de France, Maurice, Mesnagier Régent, définit le plan et l'esprit de la nouvelle année mesniale.

— Conformément aux Constitutions, les charges des officiers tombent le dimanche précédant la fête du Christ-Roi. Un nouveau conseil sera désigné. Il importait de fixer auparavant le sens et la direction générale de la gestion qui va commencer.

— Nous pouvons considérer aujourd'hui avec satisfaction les résultats de l'œuvre de formation, longue et souvent aride, à laquelle nous nous sommes volontairement soumis. La Mesnie de Paris possède maintenant des cadres nombreux et solides. Nous pouvons maintenant les lancer à l'action et créer de nouvelles Mesnies.

— A cet effet, le Mesnagier crée une *équipe de diffusion* qui aura pour mission :

1° De créer de nouvelles Mesnies et d'assurer leur encadrement durant la période de formation.

2° De visiter toutes les Mesnies et d'être ainsi auprès d'elles un trait-d'union avec la Mesnie centrale, dont elle est l'émanation.

3° D'assurer et de contrôler la diffusion extérieure du Bulletin.

4° D'organiser toutes les manifestations d'ensemble des Mesnies de la région parisienne (conférences, sorties, veillées en commun, visites du Mesnagier de France).

5° De mettre sur pied des équipes de diffusion mesniales et régionales.

— Une nouvelle Mesnie est déjà fondée à Paris (Rive gauche). Trois autres sont en formation dans la région parisienne.

— De nombreuses Prémesnies se fondent également dans les principales villes de France. Il est prématuré d'en donner une liste, mais nos prochains Bulletins se feront l'écho de leur activité.

— Au cours de la même réunion, la Mesnie de Paris a fixé son programme d'activité, en insistant tout particulièrement sur les points suivants :

— Assistance aux manifestations des mouvements de jeunes, étude en commun de leurs publications, dont le Bulletin donnera de larges extraits.

— Rédaction et diffusion du « Courrier de la Mesnie ».

— Aide aux Mesnies en formation. Prospection par quartiers.

— Préparation d'une brochure de présentation de la Mesnie.

— Chroniques régulières de l'actualité politique, économique et sociale, au cours de réunions largement ouvertes, qui comprendront — en outre — des chants jeunes et vibrants, et une revue de l'actualité artistique et littéraire.

Un certain nombre de manifestations seront communes à toutes les Mesnies parisiennes :

Veillées mensuelles, sur un thème commun ;

Pratique des sports (obligatoire) ;

Création d'un groupe d'art dramatique, qui mettra au point et présentera des chants et jeux dramatiques d'inspiration monarchiste.

Chaque semaine, après la réunion proprement mesniale, une causerie vivante et « jeune » sera faite à l'intention de tous les amis de la Mesnie. Deux cycles de conférences ont été prévus :

1) *Les grandes tendances de la Jeunesse Française.*

La Mesnie a invité de jeunes militants communistes, socialistes, jocistes, etc... à venir nous exposer en toute liberté, et dans un mutuel esprit de compréhension et d'estime, pourquoi ils ont choisi cet idéal et quelle est leur conception de vie.

Nous voulons ainsi permettre aux jeunes que séparent des préjugés de classe et de parti, dont nous *seuls* sommes capables de nous abstraire, à se connaître, et contribuer ainsi à créer, autour de la Mesnie, un climat sympathique. Nous refusons cette pratique, trop courante, dans les cercles d'études, qui consiste à n'étudier telle ou telle doctrine qu'à travers des commentaires d'ouvrages, plus ou moins impartiaux, présentés d'une voix monocorde, et qui n'intéressent personne. Nous voulons rester de plain-pied dans le concret et mettre les principes qui sont nôtres à l'épreuve véritable de la vie.

2) *La vie des autres nations,* particulièrement en ce qui concerne la jeunesse.

Là encore, nous demandons à des jeunes Anglais, Américains, Canadiens, Russes, Africains, Asiatiques, etc... de nous parler de leur pays, de leurs aspirations, de leurs besoins.

Des Français qui reviennent de l'étranger nous feront part de leur expérience. Cette série a été inaugurée par plusieurs de nos camarades rapatriés (déportés politiques, requis, prisonniers), grâce auxquels nous avons enfin des renseignements précis et impartiaux sur les problèmes allemands.

Le « Courrier de la Mesnie » s'efforcera de vous donner des extraits particulièrement importants de ces conférences. Mais nous pensons pouvoir les publier intégralement dans une série de « Cahiers » spéciaux.

— Telle est l'activité de la Mesnie de Paris. Nous ne nous posons pas en modèles, mais nous espérons que chacune des autres Mesnies et Prémesnies y trouvera des idées pour ses propres réunions et nous serons heureux d'y faire une large place dans nos prochains numéros.

Ainsi, malgré la distance, nul ne pourra se sentir isolé, et l'expérience de chacun profitera à tous. Dites-nous vos besoins, vos difficultés, vos projets. Et que chacun se mette, comme nous, joyeusement au travail.

éphémérides

1er *novembre* 1379 : Louis VII, de son vivant, fait sacrer à Reims son fils Philippe-Auguste.

4 *novembre* 1380 : Sacre de Charles VI, à Reims.

6 *novembre* 1836 : Charles X meurt en exil, à Göritz.

8 *novembre* 1226 : Louis VIII dit le Lion meurt au château de Montpensier, en Auvergne, au retour d'une expédition contre les Albigeois. — Son fils, Louis IX (saint Louis) monte sur le trône.

11 *novembre* 1918 : Les Allemands demandent l'armistice aux Alliés.

24 *novembre* 1615 : Louis épouse, à Bordeaux, Anne d'Autriche, fille aînée de Philippe III, roi d'Espagne, et de Marguerite d'Autriche.

29 *novembre* 1314 : Mort de Philippe le Bel, à Fontainebleau. — Louis X monte sur le trône.

novembre

Chacun de nos « Courriers » vous apportera quelques notes très simples destinées à orienter la vie spirituelle de la Mesnie durant le mois à venir. Chrétiens et monarchistes, nous prendrons pour base les grandes dates du calendrier religieux et historique de la France.

Ces lignes ne doivent donc pas être un quelconque article d'actualité, mais le point de départ d'études et d'activité communes.

Le 1er novembre, Fête de tous les Saints, je vous demande d'avoir une pensée particulière pour les Saints de la famille Capétienne. Dans chaque Mesnie, une courte étude leur sera consacrée.

Le 2 novembre, Fête des Morts, il serait souhaitable que le Mainteneur organise une veillée sur le thème de la Mort. Les mieux doués prépareront une ou deux légendes bretonnes et scandinaves. Cherchez aussi, chez les poètes, les textes les plus évocateurs. Villon, Ronsard, Baudelaire, Rilke, Gœthe, Péguy, Claudel, vous fourniront une ample matière à d'enrichissantes lectures. Terminez par une ou deux Ballades de Schubert (*Le roi des Aulnes, La Jeune Fille et la Mort*) ou même — si vous disposer de bons disques — un *choral* de Bach et le *Requiem* de Berlioz. Et dites-moi si cette veillée n'aura pas été plus profitable que bien des cercles d'études.

Vous aimerez à découvrir aussi qui étaient saint Godefroy, évêque d'Amiens (8 nov.); saint Martin de Tours (11 nov.) et saint Grégoire de Tours, historien des Gaules (17 nov.); saint Odon, abbé de Cluny (18 nov.). Pensez à célébrer dignement par vos chants saint Hubert, patron des chasseurs (3 nov). et sainte Cécile, patronne des musiciens (le 22 nov.). Quant à saint Martin, une aimable tradition veut qu'il préside à la dégustation du vin nouveau, selon le dicton populaire : « A la Saint Martin, bois le vin — Et laisse l'eau pour le moulin. » Je souhaite à nos Mesniers des pays de vignoble de pouvoir lui rendre l'hommage qui lui est du.

Vous trouverez, dans cette page, les principaux anniversaires du mois. Il sera bon de les rappeler aux réunions mesniales, pour garder vivant un passé qui, à nos yeux, porte les promesses d'un avenir français.

Mais novembre, c'est aussi, pour nos amis étudiants, le signe de la rentrée universitaire. A l'occasion de ces veillées et de réunions largement ouvertes, je vous donne pour seule consigne de diffuser ce Bulletin, de faire connaître la Mesnie, en vous affirmant comme pleinement et fièrement monarchistes. Ce « Courrier » sera l'écho de vos initiatives et de vos travaux. Puissiez-vous lui apporter bientôt une ample moisson du succès.

LE MESNAGIER.